



Les Mille et Une Nuits

II. Nuits 327 à 719

TEXTE TRADUIT ET PRÉSENTÉ
PAR JAMEL EDDINE BENCHEIKH
ET ANDRÉ MIQUEL,
ET ANNOTÉ PAR ANDRÉ MIQUEL

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

*Les Mille
et Une Nuits*

II. Nuits 327 à 719

TEXTE TRADUIT ET PRÉSENTÉ
PAR JAMEL EDDINE BENCHEIKH
ET ANDRÉ MIQUEL,
ET ANNOTÉ PAR ANDRÉ MIQUEL

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 2006.

LES MILLE ET UNE NUITS

Nuits 327 à 719

CONTE DES AMOURS DE BUDÛR ET JUBAYR

Nuits 327 à 334

On raconte encore que le Commandeur des croyants, Hârûn ar-Rashîd, se trouvait, certaine nuit, en proie à une insomnie tenace ; il se tournait et retournait, mais elle le possédait si fort qu'il s'avoua vaincu. Il fit alors appeler Masrûr et lui dit :

« Vois un peu si quelqu'un ne pourrait pas me distraire de cette insomnie.

— Pourquoi n'irais-tu pas, maître, répondit Masrûr, aux jardins du palais : tu te détendrais à la vue de ses fleurs, tu contemplerais les étoiles, leur savante ordonnance, et la lune, au milieu d'elles, qui vient miroiter sur les eaux ?

— Mon cœur, Masrûr, ne me porte à rien de tout ça.

— Tu as, maître, en ton palais, trois cents concubines, chacune avec ses appartements réservés. Tu demandes à chacune d'entre elles de s'y tenir seule, et tu t'en vas les visiter pour ton plaisir, l'une après l'autre, à l'insu de toutes ses compagnes.

— Ce palais, Masrûr, est mon palais, et ces femmes sont à moi. Mais mon cœur ne me porte à rien de tout ça.

— Alors, maître, convoque les savants, les philosophes, les poètes : tu les entendras discuter à bâtons rompus, réciter pour toi des poèmes, raconter des histoires et évoquer les événements du passé.

— Mon cœur ne me porte à rien de tout ça.

— Fais donc appel à tes jeunes serviteurs, à tes intimes, à des gens d'esprit, qui te régaleront et t'étonneront de bons mots.

— Mon cœur, Masrûr, ne me porte à rien de tout ça.

— Dans ce cas, maître, fais-moi couper la tête. »

Mais l'aube venait reprendre Shahrâzâd, parler n'était plus permis : elle se tut.

Lorsque ce fut la trois cent vingt-huitième nuit, elle dit :

On raconte encore, Sire, ô roi bienheureux, que Masrûr conclut par ces mots : « Maître, fais-moi couper la tête : peut-être qu'ainsi le sommeil te reviendra et chassera ta mélancolie. »

Hârûn ar-Rashîd se mit à rire et pria Masrûr d'aller voir à la porte s'il n'y avait pas quelqu'un de ses familiers. Masrûr sortit, puis revint dire au calife qu'il avait vu là 'Alî b. Mansûr al-Khalîfî ad-Dimashqî¹. Hârûn voulut le voir et Masrûr l'amena. En présence du souverain, 'Alî le salua et le calife, après lui avoir rendu son salut, le pria de lui parler de tel ou tel événement qu'il connaissait.

« Commandeur des croyants, répondit 'Alî, dois-je évoquer quelque chose que j'ai vu, de mes yeux vu, ou dont j'ai entendu parler ?

— Si tu as été témoin, dit le calife, d'un fait qui sort de l'ordinaire, parle : le témoignage vaut mieux qu'un récit rapporté.

— Alors, Commandeur des croyants, prête-moi ton oreille et ton cœur.

— Mon oreille t'écoute, Ibn Mansûr, mon œil te regarde et mon cœur te prête une parfaite attention. »

Sache donc, Commandeur des croyants, dit 'Alî, que je reçois chaque année une gratification de Muḥammad b. Sulaymân al-Hâshimî², gouverneur de Bassora. Étant allé le voir comme à l'accoutumée, je le trouvai prêt à se mettre en selle pour la chasse aux oiseaux et autres bêtes. Je le saluai, il fit de même et m'invita à l'accompagner.

« Seigneur, lui dis-je alors, je ne peux plus monter. Installe-moi plutôt à la maison des hôtes, en me recommandant aux chambellans et aux gardes. »

Muhammad accepta et partit chasser. Je fus traité le mieux du monde, avec les plus grands égards, mais pensai en moi-même :

« Par Dieu, voilà qui est trop fort ! Cela fait longtemps que je viens ici depuis Bagdad, et je ne connais rien d'autre à Bassora que le chemin qui mène du palais au jardin et du

jardin au palais. Je n'aurai jamais l'occasion et le plaisir de me promener ici et là dans Bassora comme cette fois-ci ! Je vais, tout de suite, m'en aller marcher tout seul, pour mon plaisir et une bonne digestion ! »

J'enfilai mes plus beaux vêtements et entrepris ma promenade. Tu le sais, Commandeur des croyants, la ville est faite de soixante-dix quartiers s'étendant chacun sur soixante-dix parasanges, selon la mesure irakienne³. J'étais là, en train de me perdre dans les rues, et la soif me prenait, quand mes pas me portèrent devant une grande porte, avec deux anneaux de cuivre jaune ; elle était protégée par des tentures de brocart rouge, encadrée par deux banquettes de pierre et surmontée d'un treillage où couraient des sarments de vigne. Je demeurai planté à admirer les lieux, et voilà que j'entendis une voix, une plainte plutôt, qui montait d'un cœur meurtri et variait la mélodie en chantant ces vers⁴ :

*Mon corps n'est plus qu'un repaire de maux et d'épreuves,
Pour l'amour d'une gazelle, ensuie en pays trop lointain !
Ô brises de Zarâd⁵, qui ravivez ma peine,
Par Dieu, votre Seigneur, venez passer sur moi*

*Et faites-lui reproche : elle fléchira peut-être...
Parlez-lui joliment, pour qu'elle vous écoute,
Échangez entre vous des histoires d'amants,
Faites-moi cette grâce et soyez généreuses,
Expliquez où j'en suis, qu'elle entende ces mots :*

*« Que deviendra ton esclave, quand ta fuite le mène à la mort ?
De quelle faute est-il coupable ? Ne s'est-il pas toujours soumis ?
Son cœur a-t-il penché vers d'autres ? Est-ce un félon ?
A-t-il rompu la foi des serments, commis quelque violence ? »*

Alors, si elle sourit, dites-lui gentiment :

« Serait-ce donc si mal que de lui apporter le réconfort d'une rencontre ?

Il t'aime comme on doit aimer,

Le sommeil fuit ses yeux, il pleure, il sanglote ! »

Si vous la voyez se rendre, tout est dans l'ordre, tout est bien,

Mais si son visage vous montre encore de la colère,

Alors, rusez et dites : « Nous ne voulons pas le connaître ! »

Je me dis que si la personne dotée de cette voix mélodieuse était belle, elle allierait ainsi, au charme de cette voix, et la grâce et le bien-dire. Je m'approchai de la porte, écartai un tout petit peu les tentures, et que vis-je ? Une jeune

femme au teint très pur, belle comme une lune en sa quatorzième nuit, avec deux sourcils à l'arc parfait, des paupières langoureuses, deux seins comme des grenades, deux lèvres aussi délicates que pâquerettes, une bouche dessinant l'anneau de Salomon, et des dents joliment rangées, pour le plus grand désarroi de l'écrivain, fût-il poète comme celui-ci :

*Ô perles en cette bouche aimée, qui donc vous a ainsi rangées
et vous prête l'éclat de blanches fleurs et la saveur d'un vin très pur !
Qui donne à ce sourire le charme d'un matin,
puis le ferme d'un sceau de calcédoine rouge ?
Un seul regard sur toi émerveille
et rend fou : où va me mener un baiser ?*

Ou cet autre :

*Ô perle en cette bouche aimée,
sois indulgente pour la calcédoine,
Ne le prends pas de haut avec elle :
elle sait que tu es unique.*

En bref, cette femme possédait toutes les grâces imaginables, pouvait faire tourner la tête à tous, hommes ou femmes, et les laisser toujours avides de contempler cette beauté. Ainsi la décrit un poète :

*Elle apparaît, et assassine. Disparaît-elle ?
Elle traîne après elle les regards de l'amour.
Elle est soleil et pleine lune, mais en elle
la nature n'a mis ni froideur ni dédain.
Sa tunique s'ouvre sur les jardins d'Éden,
elle offre, en ses colliers, la lune et tout le ciel.*

J'étais donc là, à regarder par un interstice des tentures, quand la femme se retourna et me vit planté à la porte. Elle pria sa servante d'aller voir. Celle-ci vint à moi et me dit :

« Vieil homme, n'as-tu pas honte ? Les cheveux blancs autorisent-ils le vice ?

— Madame, répondis-je, pour les cheveux blancs, je les reconnais. Quant au vice, il ne me semble pas que je m'y sois laissé aller. » La jeune femme alors m'interpella : « Y a-t-il

plus grand vice que de faire intrusion dans une maison qui n'est pas la tienne et de lorgner des femmes qui ne t'appartiennent pas ?

— Madame, répondis-je, j'ai quelque excuse à cela.

— Et laquelle ?

— Je suis étranger, et quasi mort de soif.

— Je t'excuse donc. »

Mais l'aube venait reprendre Shahrâzâd, parler n'était plus permis : elle se tut.

Lorsque ce fut la trois cent vingt-neuvième nuit, elle dit :

On raconte encore, Sire, ô roi bienheureux, qu'après avoir excusé 'Alî, la jeune femme appela l'une de ses servantes, nommée Lutf⁶, et la pria de lui servir à boire dans un pichet d'or.

Elle vint donc, raconta 'Alî, avec un pichet d'or rouge serti de perles et de pierres précieuses, empli d'une eau fortement musquée et recouvert d'un voile de soie verte. Je me mis à boire, tout en me donnant largement le temps de regarder la jeune femme à la dérobée. Je dus pourtant en finir et rendis, toujours debout, le pichet à la servante.

« Et maintenant, bonhomme, dit la maîtresse des lieux, va ton chemin. »

Et moi :

« J'ai l'esprit absorbé par une pensée.

— Mais laquelle ?

— Je songe au temps qui change, aux incertitudes du sort...

— Rien que de normal : le temps est porteur d'événements surprenants. Dis-moi donc : qu'as-tu vu de si étrange, qui te laisse ainsi pensif ?

— Je me souviens du maître de cette maison, qui fut mon ami de son vivant.

— Et comment s'appelait-il ?

— Muhammad b. 'Alî le Joaillier ; il était considérablement riche. A-t-il laissé des enfants ?

— Oui : une fille, Budûr, qui a hérité de tous ses biens.

— On dirait bien que c'est toi.

— Oui, avoua-t-elle en riant. Mais voilà qui est assez parlé, bonhomme. Va ton chemin maintenant.

— Je devrais partir, je le sais, mais je te vois, toi si belle, toute changée : que se passe-t-il, apprends-le-moi. Peut-être Dieu usera-t-Il de moi pour te reconforter.

— Si tu es homme à tenir un secret, je te révélerai le mien. Mais dis-moi qui tu es, pour que je sache si tu peux être un confident loyal, qui réponde aux mots du poète :

*Celui-là seul tient le secret, qui est homme de confiance :
chez un homme d'honneur le secret reste caché.
J'ai, moi, gardé le mien dans une maison bien fermée,
dont la clé est perdue et la porte scellée.*

— Puisque tu veux, répondis-je, tout savoir sur moi, je suis 'Alî b. Mansûr al-Khalî'î ad-Dimashqî, familier du Commandeur des croyants, Hârûn ar-Rashîd. »

À ces mots, à mon nom, la jeune femme quitta son siège, vint me saluer et me souhaiter la bienvenue :

« Je vais maintenant, dit-elle, t'apprendre tout sur moi et te confier mon secret : je suis une amante abandonnée.

— Belle comme tu es, m'écriai-je, tu ne peux aimer que ton pareil. *Qui est donc celui que tu aimes ?*

— C'est Jubayr b. 'Umayr ash-Shaybânî, prince des Banû Shaybân⁷. »

Et de me décrire le plus beau garçon qui se pût voir à Bassora. J'enchaînai :

« Y a-t-il eu entre vous une relation, des lettres ?

— Oui, mais son amour à lui était tout en paroles, le cœur et l'âme n'y avaient aucune part. Il n'était pas sûr, ne respectait aucun serment.

— Et d'où est venue la rupture ?

— J'étais assise, et la servante que voici me démêlait les cheveux : cela fait, elle noua mes tresses et, enchantée de ma grâce, de ma beauté, se pencha et me baisa la joue. Juste à ce moment-là, mon ami entra et surprit le geste de la servante. Il tourna les talons, ulcéré et, pour montrer qu'il était résolu à une séparation définitive, récita ces vers :

*Si je n'occupe pas, à moi seul, son amour,
alors je vivrai seul, loin de celle que j'aime.
L'être aimé est méchant s'il désire
autre chose que ce qui rend l'amant heureux.*

« Depuis ce jour-là, conclut la jeune femme, il se tient à l'écart, ne m'envoie aucune lettre et ne répond à aucune des miennes.

— À quoi penses-tu donc ? demandai-je.

— Je voudrais lui envoyer par tes soins une lettre. Si tu reviens avec une réponse, je te donnerai cinq cents dinars. Dans le cas contraire, ta démarche t'en rapportera cent.

— Fais donc comme il te plaît.

— C'est moi qui suis à ta disposition. » Elle se fit apporter écritoire et papier par l'une de ses servantes et écrivit ces vers :

Pourquoi, ô mon amour, me quitter, me haïr ?

Où sont passées toute cette patience échangée, ces gentillesces ?

Pourquoi me fuir, te détourner de moi ?

Pourquoi ton visage n'est-il plus celui que je connaissais ?

*Aucun doute : les mauvaises langues m'ont calomniée,
elles t'ont séduit, et se sont déchaînées de plus belle.*

*Si tu as cru à ce qu'elles racontent,
prends-toi : c'est toi le meilleur juge !*

*Par ta vie, apprend-moi ce que tu as entendu :
tu sais ce qui s'en dit, et me rendras justice.*

*Si j'ai vraiment tenu les propos qu'on me prête,
je peux les expliquer, ou les rectifier.*

*Imagine : si Dieu lui-même révélait sa parole,
ces gens-là changeraient la lettre et le sens de la Thora.*

Que de mensonges avant nous, parmi les hommes !

Joseph lui-même fut dénigré devant Jacob⁸.

*Nous voici donc ensemble, toi, moi et les accusateurs :
nous nous retrouverons au rendez-vous du Jour terrible !*

La jeune femme cacheta la lettre, me la remit, et je m'en fus la porter chez Jubayr b. 'Umayr ash-Shaybânî. Il était à la chasse et je m'assis pour l'attendre. Quand je le vis arriver sur son cheval, j'eus l'esprit confondu, Commandeur des croyants, devant tant de beauté et de grâces. En se tournant, il m'aperçut, assis à la porte, descendit de cheval, vint à moi, m'embrassa, me salua et moi je crus, dans cette étreinte, saisir tous les bonheurs du monde. Il me fit entrer et asseoir sur son lit. Sur son ordre, on approcha une table en érable⁹ du Khurâsân, aux pieds dorés, sur laquelle étaient disposés des viandes rôties ou frites, et toutes sortes de mets. En l'examinant de plus près, j'y vis écrits ces vers...

Mais l'aube venait reprendre Shahrâzâd, parler n'était plus permis : elle se tut.

Lorsque ce fut la trois cent trentième nuit, elle dit :

On raconte encore, Sire, ô roi bienheureux, que 'Alî b. Mansûr poursuivit ainsi son récit :

J'étais donc chez Jubayr b. 'Umayr as-Shaybânî, quand, examinant de plus près la table, j'y vis écrits ces vers :

*Arrête-toi : ici, sur leurs plateaux, on voyait des outardes,
ici campaient les rôtis, les hachis.*

*Pleure sans fin, comme moi, au souvenir de ces perdrix
et des poulets, tout autour d'elles, sur la braise !*

*Reverrai-je jamais tous ces poissons, à profusion,
pêchés de frais, savamment empilés sur des fouaces ?*

*Ah ! Dieu, ces bons, ces beaux repas, le soir,
ces légumes macérées au vinaigre des jattes,*

*Et ce riz épais, relevé de muscade,
où l'on plongeait les mains jusques aux coudes !*

*Prends patience, mon cœur : Dieu est générosité :
si tu es dans la peine, Il te rendra le bonheur¹⁰.*

Jubayr m'invita à tendre la main vers les mets qu'il m'offrait et à manger, pour lui faire plaisir. Je lui dis alors que je n'en ferais rien s'il ne répondait pas à une prière que j'avais à lui adresser. Et comme il me demandait laquelle, je lui remis la lettre. Dès qu'il l'eut parcourue et eut compris sa teneur, il la déchira, la jeta par terre et s'écria :

« Ibn Mansûr, j'aurais bien volontiers répondu à n'importe quelle demande de ta part, mais pas à celle-là, qui touche à l'auteur de la lettre et n'aura de moi aucune réponse. »

Je me levai, furieux, prêt à le quitter, mais il s'accrocha à mes basques et me dit :

« Ibn Mansûr, je vais te répéter les mots de cette femme, comme si j'avais été avec vous, elle et toi.

— Et alors ?

— Je parie qu'elle t'a promis, si tu lui rapportais une réponse de moi, de te donner cinq cents dinars, et cent dans le cas contraire, pour te récompenser de ta démarche.

— C'est vrai.

— Eh bien, reste avec moi toute cette journée, mange, bois, mets-toi à l'aise et sois heureux, et accepte ces cinq cents dinars. »

Je passai donc ce jour-là à manger, boire, me donner du bon temps et bavarder avec mon hôte jusque tard dans la nuit. Je lui dis alors :

« Seigneur, est-ce qu'on n'entend jamais de musique chez toi ? »

— C'est vrai : cela fait pas mal de temps qu'ici l'on boit sans en entendre. »

Il appela l'une de ses servantes, nommée Shajarat ad-Durr¹¹. Elle sortit de sa chambre, portant un luth de fabrication indienne, dans une enveloppe de soie, puis vint s'asseoir, posa le luth sur ses genoux, essaya vingt et une mélodies, puis revint à la première pour chanter ces vers, sur un air bouleversant :

*Il faut avoir goûté aux douceurs et amertumes d'amour
pour mesurer l'abîme entre un amour présent et un amour qui fuit.*

*Il faut s'être engagé sur les chemins d'amour
pour savoir comme ils sont lisses et puis rugueux.*

*Je me suis refusée à rejoindre les rangs des amants,
et puis j'ai partagé leur lot de douceurs, d'amertumes,*

*J'ai bu, à longs traits, de cette affreuse coupe,
ou abdiqué, pour aimer, toute dignité devant des hommes libres et
même des esclaves.*

*Ah ! que de nuits passées en compagnie du bien-aimé,
quand je buvais l'eau douce de sa lèvre !*

*Qu'elle était brève, la nuit de ces rencontres,
quand le soir aussitôt mourait avec le jour !*

*Nous étions prévenus : le temps devait nous séparer ;
voici venu l'instant où son arrêt prend forme.*

*C'est le temps qui décide, et nul ne va contre :
qui peut résister aux ordres d'un maître ?*

Quand la jeune femme s'arrêta de chanter, son maître poussa un immense cri et s'évanouit.

« Dieu ne t'en voudra pas, me dit-elle : il y a trop longtemps que nous buvions sans faire de musique, pour éviter à notre maître ce genre d'accès. Va donc dans cette chambre, pour y dormir. »

Je m'en allai à la pièce qu'elle me montrait et y dormis jusqu'au matin. Vint alors un jeune serviteur, qui me remit une bourse avec cinq cents dinars et me dit :

« Voilà ce que t'avait promis mon maître, mais ne retourne plus auprès de la fille qui t'a envoyé. Fais comme si tu ne savais rien de cette affaire, et nous de même. »

Je donnai ma parole, pris la bourse, m'en allai, et puis je pensai que la jeune femme m'attendait depuis la veille : il fal-

lait absolument aller la voir et lui apprendre ce qui s'était passé entre Jubayr et moi ; si je ne le faisais pas, elle me traiterait sans doute de tous les noms, et avec moi tous les gens de mon pays.

Je partis donc la voir, et la trouvai attendant derrière la porte, où elle m'accueillit par ces mots :

« Tu as déçu mon espoir, Ibn Mansûr !

— Et comment le sais-tu ? demandai-je.

— Il m'a été révélé autre chose : quand tu as remis la lettre à Jubayr, il l'a déchirée et jetée par terre, il t'a dit qu'il aurait bien volontiers répondu à n'importe quelle demande de ta part, mais pas à celle qui touchait l'auteur de la lettre et n'aurait de lui aucune réponse ; tu t'es levé, furieux, prêt à le quitter, mais il s'est accroché à tes basques, il t'a offert l'hospitalité pour la journée, il t'a invité à manger, boire, prendre du bon temps, et offert cinq cents dinars ; tu es donc resté à manger, boire, prendre du bon temps et la vie du bon côté ; et puis tu as bavardé avec lui jusque tard dans la nuit, la servante a chanté tel et tel vers, sur telle mélodie, et son maître s'est évanoui. »

Je ne pus m'empêcher, Commandeur des croyants, de lui demander si elle ne s'était pas trouvée elle-même avec nous. Alors elle me renvoya aux mots du poète :

*Le cœur des amants a des yeux :
ils voient ce qui échappe au regard.*

Puis elle me dit : « Ibn Mansûr, nuit et jour en leur course ne peuvent pas ne pas changer le cours des choses... »

Mais l'aube venait reprendre Shahrâzâd, parler n'était plus permis : elle se tut.

Lorsque ce fut la trois cent trente et unième nuit, elle dit :

On raconte encore, Sire, ô roi bienheureux, que la jeune femme, après avoir prononcé ces mots, leva les yeux au ciel et s'écria :

« Dieu, mon Seigneur et mon Maître, Toi qui m'as infligé pour épreuve d'aimer Jubayr b. 'Umayr, impose-lui de m'aimer et d'en souffrir, et fais passer l'amour de mon cœur au sien ! »

Puis elle remit à 'Alî b. Mansûr cent dinars pour le payer de sa démarche.

Je les acceptai, poursuivis celui-ci, et m'en retournai

auprès du gouverneur de Bassora, revenu entre-temps de sa chasse. Je reçus de lui ma gratification et regagnai Bagdad. L'année suivante, je repris le chemin de Bassora pour solliciter du gouverneur la somme habituelle et, l'ayant reçue, m'apprêtais à rentrer à Bagdad, lorsque je repensai à l'histoire de la jeune Budûr et me dis que je devais absolument lui rendre visite pour apprendre où elle en était avec son ami. Arrivé à la porte de sa maison, j'en vis les abords bien balayés et lavés, dans un grand concours de domestiques, esclaves et autres gens de maison. Je songeai alors que le chagrin avait été trop fort pour le cœur de la jeune femme : elle était morte sans doute, et sa maison était maintenant occupée par quelque prince. Je quittai les lieux pour aller chez Jubayr : les banquettes de la porte étaient détruites, et pas trace de serviteurs, comme on en voyait jadis : lui aussi était mort, pensai-je, et, debout devant cette porte, je versai un flot de larmes en récitant ces vers :

Partis, seigneurs, mais mon cœur vous suit !

Revenez, et sur vos pas reviendront mes jours de fête !

*Je reste là, devant votre maison, et je pleure la mort de ces lieux,
les larmes coulent à flots de mes paupières convulsées.*

J'interroge en pleurant les restes de cette maison :

où sont maintenant ceux qui en faisaient l'honneur et la joie ?

*Je dois aller mon chemin : ceux que j'aimais ont disparu,
désertant les campements de printemps, et aujourd'hui enfouis sous
la terre.*

Dieu tienne à jamais nos yeux fixés sur leurs mérites !

Puissions-nous pour toujours garder mémoire de leurs hautes vertus !

J'étais donc là, Commandeur des croyants, à pleurer par ces vers les habitants de cette maison, quand en sortit un esclave noir, qui m'apostropha :

« La peste soit de toi, vieil homme ! Tais-toi ! Qu'as-tu donc à réciter ces vers et à pleurer les gens de la maison ?

— J'avais ici, répliquai-je, une relation, un ami.

— Et comment s'appelait-il ?

— Jubayr b. 'Umayr ash-Shaybânî.

— Et que lui serait-il arrivé ? Grâce à Dieu, il est toujours ici, riche, prospère, et vivrait heureux si Dieu ne le tourmentait pas de l'amour d'une femme, nommée Dame Budûr. Il en est tout entier possédé, il souffre tellement de l'excès de cette passion qu'il est devenu comme un bloc de pierre

que l'on aurait laissé là. Quand la faim le prend, il n'a plus la force de demander qu'on lui donne à manger, s'il a soif, il ne sait même plus demander à boire.

— Va voir, dis-je, si l'on me permet d'accéder jusqu'à lui.

— Seigneur, répondit l'esclave, souhaitez-tu avoir devant toi quelqu'un qui comprend, ou quelqu'un qui ne comprend pas ?

— C'est lui que je veux, sans faute. »

L'esclave partit, puis revint avec la permission accordée. Je trouvai, de fait, le maître des lieux comme un bloc de pierre abandonné, qui ne comprenait ni un geste ni un mot, et à qui je parlais pour rien. Un des esclaves me pria alors, si j'avais en mémoire quelque poème, de le réciter à voix haute : l'attention de son maître se réveillerait et il me parlerait. Je récitai donc ces vers :

As-tu oublié, ou persistes-tu à aimer Budûr ?

La nuit venue, le sommeil fuit-il ou ferme-t-il tes paupières ?

Si tes larmes ainsi ruissellent à torrents,

souviens-toi : l'éternité t'attend en paradis.

À ces mots, Jubayr ouvrit les yeux et me dit :

« Le jeu est devenu trop sérieux, Ibn Mansûr !

— Puis-je faire quelque chose pour toi ? demandai-je.

— Oui : je vais lui écrire une lettre que tu lui porteras. Si tu me reviens avec une réponse, je te serai redevable de mille dinars. Si tu reviens bredouille, tu en auras cent, pour ta démarche. »

Je promis de faire ce qu'il déciderait.

Mais l'aube venait reprendre Shahrâzâd, parler n'était plus permis : elle se tut.

Lorsque ce fut la trois cent trente-deuxième nuit, elle dit :

On raconte encore, Sire, ô roi bienheureux, que, 'Alî b. Mansûr ayant promis à Jubayr d'agir selon ses vœux, celui-ci se fit apporter écritoire et papier par une servante, et écrivit ces vers :

Par Dieu, je vous en prie, Dame, soyez douce envers moi :

l'amour m'ôte toute raison.

*Je suis tout entier pris d'une passion, vous, et d'elle j'ai reçu
pour habit tous ces maux, et l'abjection pour héritage.*

Je tenais autrefois l'amour pour peu de chose,

*je le croyais léger, Dame, et peu redoutable,
Mais quand il a déployé devant moi la boule de ses mers,
j'ai plié devant la volonté divine et compris ceux qu'il tourmentait.
Si vous voulez avoir pitié de moi et me revoir, tout est bien,
mais si vous avez décidé de ma mort, alors oubliez tout, sauf d'être
généreuse.*

Jubayr, continua 'Alî b. Mansûr, cacheta la lettre et me la remit. Je pris le chemin de la maison de Budûr¹², où j'écartai un peu les tentures de la porte, comme je l'avais déjà fait. Je vis alors dix servantes, dix vierges aux seins parfaits, belles comme lunes, et Dame Budûr assise au milieu d'elles, semblable à l'astre des nuits¹³ entouré des étoiles, ou au soleil libre de tout nuage. Elle ne paraissait pas autrement souffrante ou affligée. J'en étais là, à la regarder, tout étonné de l'état où je la voyais, quand elle se retourna et m'aperçut, toujours debout à la porte.

« Ah ! s'écria-t-elle, Ibn Mansûr ! Sois le bienvenu, tu es ici chez toi, entre donc ! »

Je m'avançai, la saluai et lui remis la lettre. Elle la lut et le contenu la fit rire.

« Ibn Mansûr, me dit-elle, le poète ne ment pas lorsqu'il nous déclare :

*Ah ! oui, je me tiendrai ferme à ton amour,
j'attendrai, tout le temps qu'il faudra, ton message.*

« Je vais, Ibn Mansûr, t'écrire la réponse, pour que Jubayr te donne ce qu'il t'a promis.

— Grand bien te fasse ! » répondis-je. Elle se fit apporter écritoire et papier par une servante, et écrivit ces vers :

*Je tiens, moi, la promesse, et vous la trahissez,
j'agis loyalement, et vous me faites tort.
Vous m'infligez la plus cruelle des ruptures ;
c'est clair : la trahison est de votre fait.
Tout le monde m'a vue fidèle au serment qui nous liait,
j'ai gardé votre honneur, ne jure que par vous,
Et tout cela pour voir le mal que vous me faites,
pour entendre, venant de vous, de si vilains propos !
Dois-je donc m'abaisser pour vous mieux élever ?
Ah ! puissiez-vous, par Dieu, me faire honneur autant que je vous
honore !*

Conte d'Ibrâhîm al-Mawsilî et du diable (<i>Nuits 687 et 688</i>)	844
Conte des amants des Banû 'Udhra (<i>Nuits 688 à 691</i>)	847
Conte de l'Arabe et de sa femme (<i>Nuits 691 à 693</i>)	854
Conte des amants fâchés (<i>Nuits 693 à 695</i>)	860
Conte d'Ishâq b. Ibrâhîm al-Mawsilî et du diable (<i>Nuits 695 et 696</i>)	865
Conte des amours du jeune Médinois (<i>Nuits 696 et 697</i>)	869
Conte de Saladin et de son vizir (<i>Nuits 697 et 698</i>)	872
Conte de Dalîla la Rouée et de 'Alî Vif-Arget (<i>Nuits 698 à 719</i>)	875
Histoire de 'Alî Vif-Arget	899
<i>Notes</i>	935
<i>Répertoire</i>	1031

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

LES MILLE ET UNE NUITS

*De la trois cent vingt-septième
à la sept cent dix-neuvième nuit*

Préface

Avertissement

Notes

Répertoire